

# L'ECRAN

*français*

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA



10.<sup>F</sup>  
TOUS LES  
MERCREDIS

4<sup>e</sup> ANNEE

N° 53

3 JUIL.

1946

CETTE IMAGE DE  
**LUDMILLA TCHERINA**  
DANS « UN REVENANT », QUE CHRIS-  
TIAN JAQUE VIENT DE REALISER, N'E-  
VOQUE-T-ELLE PAS IRRESISTIBLEMENT  
UNE TOILE DE LEONARD DE VINCI ?

Photo R. ALDO.

## A LA BOURSE AUX ÉTOILES 1 MIRANDA = 2 FLYNN

CETTE singulière personne, du nom de Miranda, ce n'est pas la belle Isa, que nous connaissons bien en France, mais Carmen, une volcanique Brésilienne dont l'image ne nous a pas encore atteints... En quoi est-elle l'équivalent de deux Errol Flynn ? Tout simplement pour l'Income tax : on vient de publier, en effet, aux Etats-Unis, la liste des salaires payés au cours de l'année 1944, et la pétulante Carmen arrive en tête des salaires féminins, avec 24 millions annuels. C'est le producteur-réalisateur Léo Mac Carey qui arrive en tête, avec 133 millions de francs. L'acteur le plus payé du monde ? Fred Mac Murray : 46 millions. Le producteur Zannuck gagne ses 31 millions annuels ; Skouras, président de la Fox, en touche 30 ; Ray Milland, 29 ; le réalisateur M. Curtiz, 24 ; B. Crosby, 23 ; P. Goddard, 22 ; B. Hope, 22 ; B. Grable, 22 ; C. Grant, 22 ; D. Lamour, 19 ; J. Cagney, 18 ; B. Stanwyck, 15 ; H. Bogart, 15 ; D. Ameche, 14 ; T. Bankhead, 14 ; J. Garfield, 13 ; C. Boyer, 12 ; C. Laughton, 12 ; J. Crawford, 12 ; E. Flynn, 12 ; etc. Mais n'oublions pas qu'au-dessus de 12 millions le fisc prend 70 % et, au-dessus de 120, 90 % !



FRED MAC MURRAY  
46 millions



RAY MILLAND  
29 millions



PAULETTE GODDARD  
22 millions



CARMEN MIRANDA  
24 millions



CARY GRANT  
22 millions



DOROTHY LAMOUR  
19 millions



CHARLES BOYER  
12 millions

7389



## 4 JUILLET 1945 - 3 JUILLET 1946

**L'**ECRAN FRANÇAIS vous présente aujourd'hui son cinquante-troisième numéro hebdomadaire. *L'Ecran Français* a donc un an... Et pourtant non, puisqu'en réalité il est né en 1943.

...Ça commence comme ce conte de Mark Twain où l'on fête le premier anniversaire d'un enfant né le 29 février d'une année bissextile. En vérité, *L'Ecran Français* est un enfant clandestin. Il est venu au monde aux plus sombres heures de l'occupation. Et il avait pour pères une poignée de cinéastes courageux qui refusaient de se soumettre aux mots d'ordre de Vichy et de Goebbels. D'abord ronéotypé sur quelques feuilles volantes, puis imprimé avec les *Lettres françaises* qu'avait fondé Jacques Decour, fusillé par les Allemands, *L'Ecran Français* a été pendant deux ans le porte-parole des résistants du cinéma français. C'est en se glissant discrètement dans les boîtes à lettres, en passant dans les poches de vestons de ceux qui voulaient encore croire à la liberté qu'il a fait son entrée dans la vie.

Vint la libération. *L'Ecran Français* sollicita sa publication au grand jour : ses titres de guerre lui en donnaient le droit. Mais, on ne sait pour quel mystère, il lui fallut attendre de longs mois l'autorisation de paraître. Car les idées qui se trament dans la cervelle d'un ministre de l'Information sont plus impénétrables que les voies du Seigneur...

\*\*\*

**ENFIN**, le 4 juillet 1945, *L'Ecran Français* offrait au public son premier numéro hebdomadaire. C'était un illustré d'un format sensiblement plus petit que celui que vous avez entre les mains. Mais *L'Ecran Français* y manifestait déjà sa personnalité et son non-conformisme. Jusqu'alors la presse cinématographique s'était divisée en deux catégories : les journaux corporatifs qui s'adressaient aux seuls professionnels et les magazines illustrés qui présentaient le cinéma sous l'aspect dérisoire d'une espèce de religion dont les stars étaient les divinités toutes-puissantes.

Ces magazines, mettant en œuvre toutes les séductions de la photographie, tous les sortilèges du sex-appeal, se souciaient moins de former le goût du public, d'aiguiser son sens critique, de l'intéresser aux multiples problèmes d'un art en pleine évolution que d'entretenir une mystique par laquelle le tour de taille de M. X..., le système pileux de Mlle Y... ou les déboires sentimentaux des vamps hollywoodiennes prenaient figure de révélations essentielles. Ce culte qui flattait les penchants les plus médiocres du public avait le grand avantage de servir les intérêts des marchands de pellicule dont ces magazines recevaient de gros budgets de publicité.



La tentation de la publicité...

*L'Ecran Français*, lui, refusait délibérément de se faire le prosélyte de cette idolâtrie déplorable. Il entendait être un vrai journal de cinéma. Il pensait que le public n'est pas si sot qu'on veut le faire croire, qu'il était capable de s'élever à l'intelligence d'un art dont on ne lui montrait jusqu'ici que les aspects frivoles. C'est pourquoi beaucoup de gens le prenaient pour un fou : « Vous allez vous casser le nez, lui disaient-ils, à moins que vous ne changiez de formule en cours de route... »

Ces faux sages se trompaient. Une fois de plus, l'audace l'a emporté sur la routine.

*L'Ecran Français* en est à son 53<sup>e</sup> numéro. Il paraît au grand jour depuis un an (pour un journal, c'est une majorité). Et il n'a pas changé d'esprit.

Le nombre de ses lecteurs n'a cessé de s'accroître. Non pas des lecteurs cueillis au hasard dans la foule des désœuvrés, mais des lecteurs fidèles qui l'achètent parce qu'ils le connaissent et qu'ils l'aiment. Et qui le lui disent quelquefois.

\*\*\*

**A VANT** de paraître, il y a un an, *L'Ecran Français* avait pris de grandes résolutions :

- Tu aimeras le cinéma comme toi-même et tu feras partager ton amour à tes lecteurs ;
- Tu défendras le cinéma en général et le cinéma français en particulier contre ceux qui voudraient le ravalier au rang d'une vulgaire marchandise ou en faire un instrument d'abêtissement ;
- Tu diras sans contrainte et sans parti pris ce que tu penses des films, dusses-tu déplaire à tes meilleurs amis ;
- Tu tâcheras d'instruire tes lecteurs tout en les amusant. Tu te garderas aussi bien d'être vulgaire qu'obscurément intellectuel ;
- Tu ne succomberas point à la tentation d'accueillir dans tes pages ces « pin-up girls » aux charmes provocants dont certains de tes confrères font une extravagante consommation...
- Et surtout, surtout, tu n'accepteras jamais aucun budget de publicité de la part d'un producteur, d'un distributeur ou d'un directeur de salle. C'est au prix de ce sacrifice, si grand qu'il soit, que tu sauvegarderas ton indépendance, que tu conserveras ta pleine liberté d'expression...

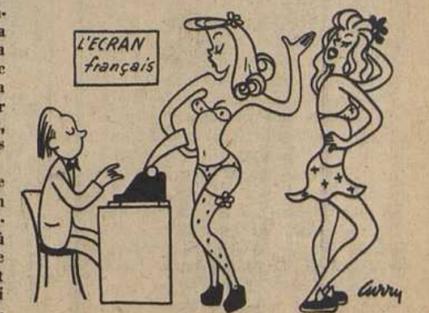
Eh bien, *L'Ecran Français* a tenu parole. En dépit des difficultés matérielles, malgré la parution de nombreux concurrents qui, aujourd'hui, lui disputent les faveurs du public, il est resté fidèle à ses principes.

Il n'a jamais accepté un sou de publicité cinématographique.

Il est toujours franc, direct, libre, combatif.

Et s'il a, avouons-le, cédé parfois à la tentation des « pin-up girls », on peut lui pardonner cette légère défaillance puisqu'il a su se montrer à la hauteur de sa tâche et offrir pour la première fois au public un journal de cinéma intelligent et rédigé par les meilleurs écrivains, les spécialistes les plus qualifiés.

Si vous estimez que *L'Ecran Français* a bien rempli sa mission, continuez, chers lecteurs, à le lire chaque semaine comme vous l'avez fait jusqu'ici. Et pour lui donner une preuve tangible de votre attachement, faites mieux encore : abonnez-vous...



La tentation des « pin-up » girls...

# LE FILM D'ARIANE

## LE PREMIER CONGRES DES CINE-CLUBS

### RENOIR VA REFAIRE « MADAME BOVARY »

Le prochain film de Jean Renoir sera *Madame Bovary*, d'après le roman de Flaubert, mais il ne sera pas commencé avant septembre.

Le scénario sera écrit en collaboration par Renoir lui-même et Hugo Butler, un des meilleurs scénaristes américains, qui avait déjà travaillé avec Renoir pour *The Southerner*.

Des pourparlers sont engagés avec plusieurs vedettes féminines, mais, en attendant qu'ils aient abouti, il est évidemment impossible, a déclaré Renoir, de révéler les noms envisagés.

Comme pour ses trois derniers films, le grand metteur en scène sera assisté pour la préparation (et la réalisation en tant que dialoguiste) par Paula Walling, qui était avant guerre correspondante à Hollywood de journaux français.

### Le cinéma français aux Pays-Bas

MARDI dernier, au cinéma Tuckniskij d'Amsterdam, a eu lieu la première manifestation du Festival du film français en Hollande. En présence de Madeleine Sologne et de Jean Delannoy, ce fut *L'Eternel Retour* qui inaugura cette grande semaine. Le succès fut complet et, de l'avis de ceux qui furent du voyage au pays des tulipes, l'enthousiasme des Néerlandais fut profondément émouvant. *Les Enfants du Paradis*, qui fut projeté le surlendemain, obtint la même faveur du public et prouva combien la production française est impatientement attendue à l'étranger.

Des manifestations comme celles-là sont à la fois réconfortantes, instructives et profitables à tous points de vue.

Avant ce Festival, une petite avant-garde s'était envolée vers Amsterdam avec, dans ses bagages, des extraits de films de Bresson, Carné, Grémillon, Lara, Renoir, Lallier, Cantagrel, etc., qui illustrèrent des causeries démontrant la valeur culturelle et artistique de notre cinéma et du cinéma en tant que moyen d'expression moderne.

Attendant (pour les recevoir avec autant d'élan que de curiosité) le directeur de l'I.D.H.E.C., le directeur du service Expansion de la culture cinématographique et le directeur de *La Revue du Cinéma*, les étudiants de la vieille et noble Université de Leyde pensaient plutôt voir arriver de graves messieurs à barbe ou, au moins, à cheveux très gris et non des garçons fougueux prêts, au besoin, à sauter en parachute de l'avion qui les amenait.

Les productions françaises commencent à se répandre à nouveau sur les écrans des Pays-Bas, mais, en parlant devant les étudiants et les professeurs d'Amsterdam, Leyde et Delft, de *Cinéma et Culture*, de *L'Originalité de la forme cinématographique* et des *Tendances actuelles du cinéma français*, Pierre Génin, Jean Debrix et J.-C. Auriol ont fixé l'attention d'une jeunesse et d'un milieu particulièrement capables d'apprécier et de faire apprécier les qualités particulières du style de nos meilleurs auteurs et réalisateurs.

DANS le cadre des manifestations organisées par l'Union nationale des intellectuels : *La Pensée française au service de la paix*, la Fédération française des Ciné-Clubs a tenu son congrès les 27 et 28 juin. Les représentants de la plupart des pays : Suède, Danemark, Belgique, Suisse, Hollande, Pologne, etc., dans lesquels les ciné-clubs ont connu un essor considérable depuis la guerre, ont pris part à ce congrès X dont la première journée s'acheva par une réunion à la salle Marceau. Après avoir lu une lettre de Jean Painlevé, nouveau président de la Fédération, Georges Sadoul, secrétaire général, fit un rapport d'ensemble sur l'activité de cet organisme. Puis, Jean Vidal, au nom de l'Association française de la critique de cinéma, rappela, dans une allocution très importante quant au point de vue exprimé, les buts similaires des ciné-clubs et de la presse cinématographique.

Roger Leenhardt, dans une étonnante improvisation, prit la défense du documentaire et M. Kamenka, au nom du syndicat des producteurs, apporta toute sa sympathie au mouvement. Et l'après-midi se termina par une réception animée et cordiale qui fournit l'occasion à tous les animateurs de ciné-clubs de se connaître.

Le 28, au Palais de Chaillot, la séance de clôture du congrès permit à tous les participants et à la presse cinématographique d'assister à la première du film de montage de Roger Leenhardt : *Cinquante ans de cinéma et de revoir le « classique » René Clair : Sous les toits de Paris*.

Groupant 80 ciné-clubs comptant 75.000 adhérents, la Fédération française se présente, en effet, comme le plus important des mouvements analogues existant ou ayant existé en France ou à l'étranger.

Vieux de vingt ans à peine, les ciné-clubs n'existaient guère, avant 1939, en dehors de Paris et cinq ou six grandes villes. Tels quels, ils avaient cependant rendu déjà de grands services à la cause du cinéma en sauvant de l'oubli nombre d'œuvres classiques et en s'opposant à la sottise des censeurs.

Mais depuis la Libération, l'essor des ciné-clubs revêtit une importance surprenante. La plupart des départements français ont désormais leur groupement et l'on voit s'en créer dans de petites villes qui n'ont même pas le rang de sous-préfecture.

Ces groupements ne se bornent pas à présenter des films et à en organiser la discussion. Ils commencent à monter des expositions, des bibliothèques. Des cercles de cinéastes amateurs se forment sous leur égide. En soutenant les films de qualité, ils recrutent pour les salles françaises un nombre important de spectateurs nouveaux.

Bientôt cent mille membres. La Fédération des ciné-clubs peut s'enorgueillir d'avoir semé de bon grain. Son premier congrès en aura donné une preuve éclatante. Il aura, du même coup, apporté à ses dirigeants, à ses organisateurs, à ses militants, l'encouragement que méritait l'ardeur avec laquelle ils se sont attachés, voici deux ans à peine, à une tâche noble mais difficile.



Hurd Hatfield  
entre deux eaux

BRONZE par le soleil et les sun-lights de Hollywood, Hurd Hatfield, svelte et élancé, vient de débarquer à Paris.

Avec joie, il a retrouvé la France. Et la France a retrouvé en lui l'adolescent qui, avant guerre, joua chez nous du Shakespeare. Elle a retrouvé aussi le petit enfant aux longs cheveux noirs qui venait passer ses vacances à l'hôtel Julia, à Pont-Aven (Bretagne), où Auguste Renoir dressa souvent son chevalet.

Hurd ne se doutait pas alors qu'il serait plus tard, dans le *Journal d'une femme de chambre*, avec Paulette Goddard, une des vedettes d'un film de l'illustre peintre, Jean Renoir.

*Le Portrait de Dorian Grey*, que réalisa, il y a deux ans, Albert Lewin, révéla aux foules américaines « ce jeune homme d'une extraordinaire beauté », tel que l'annonçait Oscar Wilde. Ce jeune homme qui adore peindre, écrire, jouer du piano et s'adonner à la natation, tout en se passionnant pour les personnages qu'il anime, nous l'avons vu, en Chinois, dans *Les Fils du Dragon* où il interprétait le rôle du troisième fils, Lao-San.

Avant de venir retrouver la place Vendôme et les Champs-Élysées, Hurd Hatfield interpréta le rôle d'un savant britannique dans *Le Commencement ou la fin*, film sur la bombe atomique.

Hurd séjournera trois mois chez nous pour tourner *Eaux printanières*, que réalisa Claude Renoir, en deux versions : française et anglaise.

Et, en bon américain, Hurd, guidé par celle qui sera sa partenaire à l'écran, Mila Parély, passa sa première nuit à faire la tournée du « Gay Paris ».

### LUIS BUNUEL VA TOURNER A PARIS

Le metteur en scène espagnol Luis Bunuel, réalisateur du *Chien Andalou*, de *L'Âge d'or*, de *Terre sans pain*, se trouvait sans emploi à Hollywood depuis la fin des synchronisations étrangères.

Après avoir refusé à plusieurs reprises de partir pour le Mexique comme producteur, Bunuel vient d'être engagé par Roland Tual pour venir tourner à Paris la pièce du grand poète espagnol Gabriel Lorca, *La Maison de Bernarda*, qui vient d'être représentée au studio des Champs-Élysées.

muet (1920), René Barberis en « parlant » noir et blanc (1938) et Max de Vaucorbeil en « parlant » en couleurs (1946).

Dans la nouvelle version, Gaby Sylvia reprendra le rôle interprété en 1938 par Madeleine Ozeray, André Dassary succédera à Paul Cambo et Mona Dol à Line Noro.

C'est avec curiosité qu'on attend le résultat de cette première tentative.

### GABY SYLVIA VEDETTE DE « RAMUNTCHO »

Premier grand film français en couleurs



Le premier grand film français en couleurs (procédé Agfacolor) sera réalisé par Max de Vaucorbeil. Le premier tour de manivelle en sera donné vers la fin de ce mois. Il s'agit d'une troisième version de *Ramuntcho*, d'après Loti, adaptée par Pierre Apesteeguy.

Voilà donc un sujet qui aura tenté trois metteurs en scène, qui l'auront plié aux techniques successives du cinéma : Jacques de Baroncelli au temps du



### SUR UN THÈME ÉTERNEL...

Est-ce un philtre d'amour ou une tasse de café que boit Ann Sheridan sur le « set » où elle tourne « Le Verdict » ? A vous d'en juger d'après le regard qu'elle lance à son partenaire Kent Smith... Retour aux coutumes ancestrales ? un photographe a surpris (?) Rod Cameron et Ella Raines en train de s'embrasser... à la mode esquimau : de quoi potiner dans les night-clubs de Hollywood. Quant à Richard Walsh, veut-il signifier qu'il est uni à Jane Harker comme le sont les deux doigts de la main ?

### POÉSIE ET CINÉMA (II)

## TENTATION DE LA FACILITE

par Gabriel AUDISIO

TOUTS les moyens d'expression donnent des œuvres diverses que l'on peut distribuer par genres. Le théâtre connaît, ou a connu, successivement ou en même temps, le drame, la tragédie, la comédie, le vaudeville et autres formes, où se distinguent des nuances telles que le drame bourgeois et le drame sacré, la comédie de mœurs et la comédie de caractères, le vaudeville militaire, etc. Il en est de même avec le roman, qui va du paysan au psychologique, du policier au picaresque, en passant par de nombreuses autres variétés. La musique, la peinture, la sculpture ont aussi leurs genres. Et tous ces arts, parmi leurs genres divers, comptent le poétique.

Il n'est pas douteux qu'il existe normalement, sans que nul songe à s'en alarmer, des ouvrages de l'esprit, des compositions musicales, des œuvres littéraires, des œuvres théâtrales et des œuvres plastiques, où la recherche du plaisir propre à la poésie et l'emploi de moyens spécialement destinés à créer le plaisir poétique sont le dessein avoué des auteurs — bref, dont la poésie est à la fois l'aliment, le support et l'effet.

On se demande pourquoi il en irait autrement avec le cinéma. Dans un article précédent (1) j'ai tenté de montrer qu'il semble bien établi que le public du cinéma, quel que soit son goût pour les vertus réalistes de cet art, lui demande aussi des facilités d'évasion hors de la réalité quotidienne.

OR le cinéma offre ces facilités d'une manière absolument exceptionnelle. Il dispose d'un ensemble de moyens pratiques que nul autre art ne réunit au même degré, tels que, d'abord, l'obscurité complice où il plonge le public, et la combinaison des images aux sons et au silence, et tous ces procédés techniques : flou, surimpression, dessins animés, ralenti, etc., qui lui permettent de se jouer des rigueurs de la vraisemblance, de surmonter les résistances du réel, d'aborder de plein pied dans le domaine du merveilleux, du fantastique, du songe.

Avouons donc que le cinéma serait bien coupable de se refuser à l'excellence de ses propres dons.

Certes, on me rétorquera que c'est enfoncer une porte ouverte et qu'un Méliès, dès les origines, s'en était avisé. Je crois pourtant que la porte a encore besoin d'être forcée, si j'en juge par les répugnances qui accueillent les tentatives de « cinéma poétique ».

C'est qu'à vrai dire il y a erreur, confusion ou abus de langage dans cette expression même dont les termes n'ont pas à être associés. Car il n'y a pas, il ne saurait valablement y avoir un cinéma poétique, pas plus qu'une musique, un roman, une peinture poétiques : il n'y a qu'une poésie, que la poésie, qui s'exprime par la musique, la peinture, le théâtre, et qui doit pouvoir aussi s'exprimer par le cinéma.

Or le cinéma n'a jamais réussi cette expression, si même il a su en affronter l'expérience. Quelques essais exceptionnels, trop tentancieux, et d'ailleurs sans lendemain, n'infirmant pas cette opinion.

DES facilités de sa technique, le cinéma a glissé vers les facilités d'expression, succombant à la tentation de la facilité. D'où cette pseudo-poésie qui gâte de nombreux films comme elle empuantit l'atmosphère de certaines autres formes de l'expression artistique. Et dont je conçois qu'elle soulève les cœurs délicats.

Mais de cet échec, ou plutôt de cette nonchalance, de cette impuissance, de ce manque d'héroïsme créateur, il n'y a pas de conclusion à tirer, sinon que tout reste à faire. La poésie, même la plus facile d'aspect, ne s'obtient que par des voies difficiles. Qui, au cinéma, jouera la difficulté, rencontrera la poésie et peut-être facilement.

Que si l'on m'objecte encore que ce jeu ne vaut pas la peine d'être joué, parce que la poésie n'est pas dans la vocation du cinéma et que nous sommes tous d'accord sur ce point que le cinéma est d'abord l'art du réel, je répondrai que c'est ici donner dans le redoutable problème de la hiérarchie des genres.

Alors même que j'admettrais (réservant d'ailleurs mon opinion profonde à ce sujet) qu'il n'y a pas de hiérarchie des genres en soi, je ne pense pas qu'on puisse mettre en doute qu'il en est une selon les époques : l'épopée du moyen âge, le roman en vers du XIII<sup>e</sup> siècle, la tragédie classique, la sonate, le tableau historique sont des genres, peut-être morts, mais qui, à leur époque, l'ont emporté sur les autres.

Si donc rien ne s'oppose, comme je l'ai dit au début, à ce qu'il y ait aussi, dès maintenant, un genre des œuvres de poésie dans l'art du cinéma, rien ne s'oppose non plus à ce qu'un jour la poésie crée un genre, non pas gratuit mais aussi humain que le documentaire lui-même, qui dominerait tout l'art cinématographique de son époque.

(1) Voir *l'Écran français*, n° 49.



Robert Taylor (à g.) héros des Philippines.

## BATAAN

Une « Patrouille perdue » dans les poncifs de la jungle

Film américain, v. o., sous-titré.  
Scénario : Robert Andrews.  
Réalisation : Tay Garnett.  
Interprétation : Robert Taylor, Georges Murphy, Thomas Mitchell, Lloyd Nolan, Lee Bowman, Robert Walker, Déal Arnaz, Barry Nelson, Philipp Terry.  
Production : Métro-Goldwyn-Mayer.

EN ce temps-là, aux Philippines, des gars venus de l'Ohio ou du Texas résistaient vaillamment à l'envahisseur nippon. Et, dans la jungle de Bataan, les « G. I. » protégeant l'évacuation de Corregidor, tombèrent par milliers...

La guerre aura permis à Hollywood de renouveler le cadre où évoluent ses héros favoris : revêtus de l'uniforme de l'armée américaine, le gangster et le cow-boy poursuivent leurs exploits habituels...

Dans des décors identiques à ceux qui abritèrent jadis les amours tropicales de Dorothy Lamour, on a tenté une fois de plus une nouvelle *Patrouille perdue*. Cette patrouille perdue dans la jungle de Bataan groupe treize hommes : le « sergent modèle » Robert Taylor, le « pilote de la mort » George Murphy, le « forte tête » Lloyd Nolan, le « tout jeune homme » Robert Walker, le « bon vieux » Thomas Mitchell, etc. Décimés par la malaria, les hommes tombent les uns après les autres en défendant à bras armés leur peau, à la grenade ou à l'arme blanche : les « Japs » dégingolent par centaines... Mais finalement, au milieu de ce carnage, Robert Taylor reste seul et mal rasé ; il creuse sa tombe, s'empare d'une mitrailleuse, pousse des cris à la Tarzan et se prépare à mourir en héros, après une série d'exploits à rendre jaloux Scarface lui-même !

Bien entendu, cet héroïsme sonne faux. Hollywood sophistiqué aussi bien les exploits militaires que les corps féminins... Serons-nous obligés de subir longtemps encore ces bandes destinées à exalter le patriotisme américain durant les hostilités ? On ne peut s'empêcher de sourire quand on entend des soldats s'écrier au milieu de la bagarre : « Nous allons mourir pour la liberté du monde ! Nous allons mourir pour que demain la terre tout entière soit libre ! », etc. Cela manque à la fois de naturel et de modestie.

Dans cette mare aux poncifs surnage le grand talent du réalisateur Tay Garnett qui nous donna, entre autres : *Son homme* et *Voyage sans retour*. Il bouscule parfois les robots à tête humaine qui lui servent de personnages pour découvrir la réalité telle qu'elle fut : parfois héroïque, souvent banale. Grâce à quelques instants où Garnett se montre amer, violent et même sauvage, cette force d'évocation atteint son objet. Et comme disait ma voisine, émue par la mort héroïque de Robert Taylor : « Il y a tout de même des gens qui se sont battus pendant cette guerre ! »

TACCHELLA.

## Le génie d'ORSON WELLES, dans un CITOYEN KANE

EN France, pays de la diversité, de la mesure, etc., rien n'agace comme le génie (dont on va jusqu'à prétendre qu'il n'est qu'une longue patience !). L'Amérique, pays du standard, de la masse, etc., adore le génie (entendu comme un talent sensationnel, énorme, spontané, éruptif, toujours à son paroxysme). En ce sens Orson Welles a indubitablement du génie. A onze ans, il fait seul le tour de l'Europe à pied ; à vingt ans, il révolutionne

par Roger LEENHARDT

Broadway en jouant *Macbeth* avec des nègres ; à vingt-trois ans, il bouleverse les U.S.A. par son radio-reportage de l'invasion des Martiens ; et à vingt-six ans — il en a aujourd'hui trente — il stupéfie Hollywood avec son premier film, *Citizen Kane*, où il est à la fois producteur, metteur en scène, scénariste et interprète principal dans une composition allant de vingt-cinq à soixante-dix ans.

Il y a de quoi, on l'avouera, susciter beaucoup d'enthousiasme outre-Atlantique et quelque prévention de ce côté-ci. Le mieux est d'oublier l'homme en examinant l'œuvre.

DANS son château de milliardaire, un vieillard meurt en prononçant deux mots mystérieux : « bouton de rose ». C'est un magnat de la presse, populaire et haï à la fois, car depuis trente ans la vie publique américaine a été liée à l'existence mouvementée du « citoyen Kane ». Un reporter cherche la signification de ses dernières paroles, qui donneront sans doute la clef de cette forte et énigmatique personnalité.

Lentement, par fragments, cette vie nous est révélée à travers les témoignages recueillis par l'enquêteur. En même temps que les événements nous restituons peu à peu le caractère du héros.

Cet homme d'exception, qui aime sincèrement, passionnément, son métier et sa patrie, dont le dynamisme et le charme appellent et forcent le succès, est toujours resté séparé des autres hommes, — parce qu'il ne peut pas les aimer. Son isolement final dans son palais au luxe tragiquement inutile n'est que le symbole de sa solitude profonde. Kane n'aime que lui : c'est l'Egoïste... Bouton de rose, c'était son seul souvenir heureux, le nom d'un jouet d'enfance, avant le gros héritage qui, dès l'âge de cinq ans, a fait de lui un homme coupé des autres.

VISIBLEMENT le film prétend à l'originalité. L'admirable est qu'il y prétend — et y atteint — sur tous les plans sans exception.

Sujet. Kane, c'est Hearst (dont la presse a mis à l'index le nom d'Orson Welles) ; le modèle est suivi dans la formation de son trust de journaux et son contrôle final par les banques, dans son échec politique, et jusque dans son amour vaniteux pour une artiste médiocre (ce qui n'est vraiment pas gentil pour cette pauvre Marion Davies !). *Citizen Kane* est un pamphlet social d'une audace inconnue jusque-là au cinéma occidental.

Scénario. La présentation indirecte et non chronologique n'est pas nouvelle à l'écran. Mais la maestria de l'exécution dans les retours, les ellipses, les recroisements écrase tous les précédents, du laborieux Thomas Garner à l'intelligent Marie-Martine.

Photographie. Welles a obtenu de Gregg Toland, un des plus grands opérateurs du monde, un parti pris expressif dans l'emploi de la lumière auquel la pellicule panchromatique paraissait ne pouvoir se prêter sans tomber dans la grossièreté.

Décor. Pour la première fois, au-dessus des



Kane (Orson Welles) stupéfié le vieux directeur d'un journal en lui expliquant les méthodes...

## pamphlet social d'une audace inconnue

personnages, nous voyons, non pas des amorces, mais de véritables plafonds...

Prises de vues. L'emploi systématique d'objectifs spéciaux donnant une égale netteté au premier plan et au fond transforme la mise en scène. Le jeu se fait « en profondeur ». Traveling et montage deviennent inutiles. On suit, par exemple, tout une conversation dans un même plan fixe général, sans que la caméra ait besoin de tourner autour de la table, où de se braquer successivement sur chaque interlocuteur.

Il va de soi que ces partis pris sont chez Orson Welles extrêmement conscients et que de ce fait le film a un caractère nettement intellectuel. *Citizen Kane*, a dit ici même et péjorativement J.-P. Sartre, est une explication de caractère et une démonstration de technique. Sans doute. Mais je ne peux le suivre quand, de ce fait, il dénie à ce récit cinématographique toute attache avec le réel, toute vertu d'efficacité. D'une vigueur et d'un train prodigieux, le style

« Citizen Kane ».  
Film américain, v. o., sous-titré.  
Scénario : Herman J. Mankiewicz et Orson Welles.  
Réalisation : Orson Welles.  
Interprétation : Orson Welles, Joseph Cotten, Dorothy Comingore, Everett Sloane, Ray Collins, Georges Coulouris, Agnès Moorhead, Paul Stewart, Ruth Warrick, Erskine Sanford, William Alland.  
Musique : Bernard Herrmann.  
Décors : Darell Silvera.  
Production : R.K.O.

de Welles n'a rien de la lenteur et de la mollesse de « l'écriture artiste ». Il émerveillera les professionnels, sans pour cela — je le crois — gêner le public, car malgré l'apparence il va pour l'essentiel dans le sens de la simplicité.

Il est plus simple, et au fond plus naturel, de faire jouer les personnages devant l'appareil, que de faire bouger l'appareil pour suivre le jeu des personnages. Depuis vingt ans l'emploi abusif des objectifs à faible profondeur de champs et l'usage immodéré des chariots nous l'avait fait oublier. Devant certains cadres statiques de *Citizen Kane*, j'ai pensé à l'inscription « piquée » des personnages dans certaines scènes de *Rapaces*. Je me place paradoxalement sur le plan de la technique. Mais dans le ton aussi on pourrait relever des résonances : même violence, même exhibitionnisme, même goût du symbole frôlant l'expressionnisme sans quitter la réalité. Eric von Stroheim aussi était un extraordinaire personnage qui a subjugué puis heurté Hollywood.

Que son nom me soit venu sous la plume à propos d'Orson Welles — plutôt que ceux d'autres prestigieux auteurs-acteurs-metteurs en scène, comme Coward ou Guitry — dit assez que je me garde de sourire quand une publicité à l'américaine emploie le terme de génie. *Citizen Kane* est un film qui vous laisse tout pantalois. Bluff, m'ont déclaré certains. J'aimerais qu'au cinéma nous fussions plus souvent bluffés de telle manière.



ORSON WELLES



...qu'il compte employer pour devenir un magnat de la presse, haï et populaire à la fois.



Jacques Dumesnil et Hélène Perdrière.

## JEUX DE FEMMES

Les jeux sont faits : rien ne va plus !

Film français.  
Scénario : Maurice Cloche et Jeanne Hémme.  
Adaptation : Maurice Cloche et Maurice Griffe.  
Collaborateur littéraire : Flavien Monod.  
Réalisation : Maurice Cloche.  
Interprétation : Milla Parély, Hélène Perdrière, Jacques Dumesnil, Saturnin Fabre, Jeanne Héjblin, Pasquall, Henri Crémieux, Jean Dunot.  
Production : Edic et Essor Cinématographique

UN neveu de riche aime les poteries anciennes et les femmes potelées. Mais la femme que nous lui connaissons dès après le générique n'aime pas les poteries. Comme elle a, en outre, un fichu caractère, elle lui casse les poteries et les pieds. Alors, c'est la rupture. Premier jeu de femme.

L'oncle riche, ancien cavalier, s'adonnant surtout à l'amélioration de la race chevaline, fait cavalier seul dans la vie. De sorte que sa propre race menace de s'éteindre. Alors, il presse son neveu d'épouser. Et le neveu fait mine de vouloir épouser, à la fois pour apaiser son oncle et pour confirmer la rupture précédemment indiquée. Une ancienne maîtresse lui met entre les mains une fiancée-figurante, de l'Agence A.V.S. (A votre service). Deuxième jeu de femme.

Dès lors, le public est averti du dénouement qui sera donné à cette piquante aventure. Car la fiancée-figurante, figurez-vous, aime les poteries anciennes. Etc., etc.

En soi, cette histoire n'était pas plus mauvaise qu'une autre, elle aurait pu donner lieu à une de ces bonnes « comédies américaines » comme le cinéma français, lui aussi, en produit de temps à autre. En fait, il en est résulté une bande ridicule et souvent ennuyeuse.

M. Maurice Cloche ayant pris l'habitude de filmer des salles de spectacle, l'aventure du neveu qui aimait les poteries se situe pour les deux tiers dans un cabaret — sans raison. Ainsi se trouvent réunis en une fresque très réussie tous les lieux communs du genre, accentués par une double tendance très nette à la démagogie érotique (beaucoup de cuisses se font voir qui sont inutiles à l'action), et à la publicité commerciale (des noms sont prononcés, des en-tête de lettres et des titres de journaux sont étalés qui n'ajoutent rien à rien).

Les interprètes font de leur mieux pour tirer leur épingle de ces jeux de femmes. Deux d'entre eux y parviennent : Pasquall et surtout Saturnin Fabre (comme quoi c'est dans les petits aussi bien que dans les grands pots que sont les meilleurs onguents). Et c'est sur leur passage que se produisent les quelques bons gags du film, de leur bouche que s'échappent les quelques mots heureux et même brillants d'un dialogue généralement terne et facile.

Les jeux sont faits. Rien ne va plus, car le spectateur, lui, est refait. *Jeux de femmes* est un film vraiment cloche.

On aurait honte de conclure de la sorte si ce n'était à propos d'un film dont le trait d'esprit dominant (répété deux fois) est celui-ci : Lui. — Vous ne perdez pas le nord ! — Elle. — Il est si difficile à retrouver !

Jean THEVENOT.

# WILLIAM HART a rejoint RIO JIM

De notre envoyé spécial aux Etats-Unis Paul GILSON



...LE SOUVENIR DE RIO JIM : LES REVOLVERS A SIX COUPS, LES GANTELETS CLOUTES D'OR, LE FOULARD QU'IL NOUAIT NEGLIGEMMENT SOUS LE MENTON...

**W**ILLIAM SHAKESPEARE HART s'est éteint, à l'âge de soixante-quinze ans, dans son domaine « Hill of the winds », près de Newhall. En son honneur, Rudy Vallee a chanté The last roundup et A long trail à l'église du repos de Glendale. On vient d'incinérer celui qui soulevait tant de poussière en galopant dans les plaines de l'Ouest, et ses cendres reposent aujourd'hui dans une urne au cimetière de Greenwood, en Californie. Il ne nous reste donc plus de William Hart que les souvenirs de Rio Jim : les revolvers à six coups, les gantelets cloutés d'or, le foulard qu'il nouait négligemment sous le menton, et les éperons qu'il piquait autrefois dans les flancs de son poney.

Dans son ranch transformé en musée, entre les collections de bottines et les chapeaux de cow-boys, les visiteurs retrouveront demain les restes de ce héros de cinéma dont la légende avait rejoint celle de Buffalo Bill ou de Sitting Bull. Mais grâce aux vingt films qu'il avait pris soin de léguer avant de mourir, c'est sur l'écran du Musée d'Art Moderne de

New-York que s'anima désormais ce justicier de la frontière, et qu'il chevauchera dans toute sa gloire, entre le poste du shériff et le saloon bar.

Qui s'en souvient à présent ? William Hart avait fait ses débuts au théâtre. Mais il attendit 1914 avant de promener son regard sur l'écran, de défendre à coups de colt les intérêts de la New-York Motion Picture Corporation, et de recevoir 75 dollars chaque samedi pour s'habiller quotidiennement en cow-boy. Bientôt William Hart devint producteur, réalisateur, scénariste et personnifia successivement L'Homme de nulle part, L'Apôtre de la justice, Le Vengeur du chêne blanc. Mais quel que fût le titre du film qui lui rapportait alors dix mille dollars par semaine, il restait toujours le héros de la savane, qui cavalait dans les herbes en flammes et rattrapait une bande de Sioux qu'il ficelait en trois tours de lasso ; il demeura « Rio Jim », l'homme aux yeux clairs, et son étoile de shériff avait le même éclat que celles de Mary Pickford, de Douglas Fairbanks ou de Charlie Chaplin.

Combien de jeunes captives n'a-t-il pas arrachées du bûcher auquel elles étaient promises par la tribu des « Pieds noirs » ou des « Yeux de perdrix » ? Combien de calumets de la paix n'a-t-il pas fumés le soir à l'ombre des wigwams, depuis l'époque à laquelle il sauvait sa partenaire Bessie Love ? Au cinéma, Rio Jim attendrait les cours, mais William Hart attendit d'avoir cinquante ans pour épouser Winifred Westover, et cinquante-et-un pour demander le divorce. Il ne pouvait rester familier qu'avec sa légende, et c'est ainsi qu'après son dernier film, Tumbleweeds, en 1926, il écrivit son autobiographie, My life east and West. Il est pourtant superflu de recourir à ce récit pour évoquer le héros des films d'aventures qu'on appelle encore ici des « Horse opéras », des opéras pour chevaux. Le docteur Van der Fleet, qui se tint au chevet du vétéran, déclarait : « Il n'a pas essayé de lutter avec la mort. On eût dit qu'il faisait semblant de dormir. » Telle fut sans doute la dernière ruse de Rio Jim au moment où disparaissait William Hart.

Sans doute a-t-il feint le sommeil pour retrouver les amis qui lui donnaient si souvent rendez-vous devant l'écran du souvenir.



Le justicier de la frontière qui chevauchera dans toute sa gloire entre...



Première incarnation du fameux « Wild Bill Hickok », réalisation de Clifford Smith (1923).



Avec Bessie Love dans l'œuvre fameuse de Th. Ince, « The Aryan » (1916).



Avec Phyllis Haver dans « Cœur de brigand », de Clifford Smith.

## Sa chevauchée fantastique

par Lucienne ESCOUBE

**I**L nous faut faire appel à nos souvenirs d'enfance pour évoquer sa longue, sa souple silhouette. William Hart fut, pour nous, l'incarnation même de l'Américain. Botté de cuir, mince et droit comme une tige, le visage long, le regard aigu, ce regard bleu devenu célèbre, il était le fils de la Prairie. Ses parents, de souche anglo-irlandaise, après avoir traversé les immensités verdoyantes dans la classique charrette traînée par des bœufs, avaient dû, au cours des générations, mêler du sang sioux à leur sang celtique et saxon : William Hart faisait partie de ces Américains dont le profil, dans sa netteté acérée, révèle le mélange des races. D'ailleurs, tout enfant, il l'avoue lui-même, il vécut davantage parmi les « squaws » et leurs « papooses » que parmi les femmes et les enfants blancs. Son père s'était fixé dans le Dakota, en plein Far-West. Et, dans ce pays sauvage, le jeune « Bill » demeura seul, puisqu'il perdit sa mère de très bonne heure et que son père s'absentait parfois pendant de longues semaines. Il grandit donc, avec ses frères et sœurs, parmi les familles indiennes, jouant avec leurs enfants, participant à leur vie quotidienne. Ce fut sans doute cette vie qui lui inspira le désir d'être soldat lorsque à l'âge de quinze ans il dut quitter la Prairie pour l'Est et la civilisation. Mais cette vocation tourna court : les parents de « Bill » ayant omis de se faire naturaliser, leur fils ne pouvait faire de carrière militaire aux Etats-Unis... Une suite d'années aventureuses entraîne alors le jeune homme vers l'Angleterre où il a de la famille, et la France qu'il est curieux de connaître (il y pratique les métiers les plus divers, depuis celui de gardien de nuit chez un joaillier jusqu'à celui de professeur de boxe dans une salle d'armes !), il fréquente nos théâtres et s'éprend de la plus parisienne de nos comédiennes... Dois-je la nommer ? Cécile Sorel ! Cependant, Paris n'a peut-être été son chemin de Damas : William Hart sait ce qu'il veut : devenir acteur... Il le sera. Entre 1895 et 1905, il joue à Londres d'abord, puis aux Etats-Unis, dans la troupe de Mme Modjeska. Il y interprète notamment le rôle d'Armand dans La Dame aux camélias, celui de Roméo dans le drame de Shakespeare et celui de l'homme au masque de fer. Puis un beau jour, il fait la connaissance de Thomas Ince...



L'homme de fer-blanc et le lion peureux.

## LE MAGICIEN D'OZ

Une féerie ruisselante d'or et de dollars

Film américain, v. o., sous-titré.  
Réalisation : Victor Fleming.  
Interprétation : Judy Garland, Frank Morgan, Ray Bolger, Bert Lahr, Jack Haley, Billie Burke, Margaret Hamilton.  
Production : Metro-Goldwyn-Mayer.



Au pays des arbres vivants, Dorothy défendue par l'épouvantail...

Pour sauvegarder son indépendance et toujours parler en journal libre...

## LES CRITIQUES DE LA SEMAINE (Suite)

**A**LICE et son fameux pays de « derrière le miroir » obsèdent les metteurs en scène américains et la consommation de merveilleux qui est faite dans les studios d'Hollywood est énorme ! Pour le seul *Magicien d'Oz*, on a largement dépassé les limites : quand Victor Fleming eut terminé son film, il est sûr que tous les magasins d'accessoires poétiques et féériques étaient vides... Car — c'est là le plus grave défaut du *Magicien d'Oz* — c'est exclusivement par le décor et le matériel technique que l'auteur crée, ou s'efforce de créer, le choc poétique. A côté des fleurs géantes, des gentils nains habillés en vert, de la fée Glinda qui descend d'une étoile et de tout cet appareillage d'un merveilleux « en uniforme », on aimerait bien parfois trouver une idée, une toute petite idée vraiment poétique et délicate.

Soyons juste, pourtant ! Il y a bien dans cette œuvre, à laquelle la couleur n'apporte qu'une convention de plus, un ou deux traits charmants et qui donnent une idée de ce qu'aurait pu être l'adaptation cinématographique du roman de Frank Baum si l'on n'avait pas pris le parti d'en faire un grand film tout ruisselant d'or et de millions de dollars. L'épisode de la forêt, avec l'épouvantail, le lion peureux, le bûcheron en fer blanc est rempli de bons gags ; le personnage du lion, admirablement joué par Bert Lahr, est notamment excellent.

L'histoire raconte l'aventure d'une petite fille, Dorothy, qui rêve et qui parcourt ainsi le pays merveilleux des nains Munchkins, la forêt enchantée et la ville d'émeraude où elle rencontre le magicien d'Oz, qui la délivrera du charme et la rendra à son Kansas natal et à tous les siens.

L'autre défaut grave de ce film est la grosse erreur d'interprétation commise en confiant le rôle de Dorothy à Judy Garland, de qui n'émane aucune poésie ni fraîcheur. C'est une bonne comédienne, une bonne danseuse et chanteuse et elle a dans le corps la grâce des girls bien entraînées ; mais elle n'est jamais Dorothy, la petite fille qui traverse les miroirs et qui marche sur les rivières volantes. En dépit de quelques très jolies scènes, *Le Magicien d'Oz* reste un catalogue d'images d'Epinal montrant tout le matériel pseudo-poétique du cinéma, avec la manière de s'en servir.

Roger REGENT.

## ACTUALITÉS

★ **BEAUCOUP DE SUJETS** courts et variés dans chaque bande cette semaine. Pathé, renonçant à son lourd montage habituel, a réussi un dosage de documents particulièrement attractif. Mais les journaux cèdent un peu trop à l'attrait facile des réjouissances folkloriques traditionnelles. Ils ne cherchent pas assez à exprimer ce qu'il y a de « mouvant » dans la vie des hommes et des peuples, ce qui devrait constituer la matière vivante de véritables actualités.

★ **CETTE IMAGE** du nouveau ministère posant sur les marches d'un escalier officiel serait fort classique sans l'éclairage imprévu des projecteurs. Et les expressions de la plupart de nos « éminences » politiques manquent nettement de spontanéité, surtout celle de M. Schumann. Pathé, Movietone et les Actualités Françaises ont filmé la puissante manifestation populaire devant le siège du Parti communiste. Une inscription dans une vitrine de la librairie, au milieu de livres noirs : « Les SS. sont passés par là ». M. Ho-Chi-Minh descend d'avion. Vêtu d'une simple vareuse. Visage intelligent et calme, presque timide, prolongé par une fine barbiche. Devant M. Peron, président de la République argentine, des soldats coiffés de casques allemands défilent au pas de l'oise.

★ **CES PLANTUREUX** étalages de fruits sur le marché de Kharkov paraissent presque incroyables après les atroces images que nous avons vues du calvaire de la capitale ukrainienne sous l'occupation nazie (Pathé). Scène d'abondance encore offerte par la même bande que celle de ces fromages de Hollande qui roulent comme sur un boulo-drome. Et fort opposée au dénuement des habitants de Tokio où fleurit le marché noir, et qui en sont réduits à scler eux-mêmes les planches dont ils usent pour rebâtir leurs maisons (Gaumont, Eclair).

★ **FETES LOCALES** dont le rituel gracieux, pittoresque ou cocasse se rattache à des mythes ou à des légendes : pétulante « foire aux fiancés » en Belgique où l'on s'embrasse à bouche-que-veux-tu (Gaumont) ; poétique ronde de la « fête des cerises » en Italie (Pathé), et ces burlesques esbaudissements tarasconnais où le culte de sainte Marthe est mêlé au souvenir d'Alphonse Daudet (Gaumont, Eclair).

★ **SAVIEZ-VOUS** qu'à Norfolk (Virginie), les gardeuses de volatiles étaient aussi affriolantes que des « pin-up girls » ? J'irais volontiers surveiller les canards en compagnie de ces fermières court-vêtues que nous montrent les Actualités Françaises. En nous présentant cette ravissante pédaleuse du lac de Côme (Pathé) et ces non moins jolies skieuses nautiques de Floride (Gaumont, Eclair), la presse filmée a-t-elle voulu exalter le sport ou la beauté féminine ?

Raymond BARKAN.



Photo Roger Corbeau.

...DANS « LA SYMPHONIE PASTORALE »



...DANS « JERICHO »

DE L'ÉCRAN AU THÉÂTRE-FRANÇAIS  
**LINE NORO**

**U**N salon ouvert sur le ciel — un ciel que la Seine, inlassablement, reflète au long de ses rubans. Des péniches paisibles. De minces et hautes cheminées d'usines, au loin.

Line Noro, dans une longue robe bleue azur. Et moi, en face d'elle, interrogeant son visage aigu. Line Noro dont, à chacun de ses films, on a dit : elle mérite vraiment un grand rôle.

On crut, avec *Pépé le Moko*, qu'elle était enfin « découverte », comme on dit. On se trompait. Elle continua de dessiner, en eaux-fortes, des personnages secondaires. Il fallut attendre longtemps pour qu'on lui confiât « son » rôle. Il fallut attendre la *Symphonie pastorale*.

Lorsque Line Noro débuta, en 1930, dans *Faubourg Montmartre* de Raymond Bernard, le maquilleur Tourjansky, frère du réalisateur, avait, selon les exigences du scénario, balafé son visage d'une terrible cicatrice. Le maquillage était si réussi que, pendant un an et demi, on n'offrit à Line Noro aucun engagement. Elle fréquentait peu les cocktails et menait une vie très retirée, tout le monde crut qu'elle était vraiment défigurée. On disait d'elle : « Ah ! oui. Noro... Elle a beaucoup de talent, mais quelle cicatrice ! »

1932 : Abel Gance reprend son succès du muet : *Mater Dolorosa*. Il fait appel à Line Noro. Elle songe encore avec reconnaissance à Gance qui avait osé lui confier un rôle de jolie femme. Abel Gance, qui savait — estime-t-elle — exploiter au maximum les possibilités de l'acteur, faisait jouer, pendant les prises de vues, des disques de grande musique, et quand la comédienne commençait de pleurer, Gance se hâtait de tourner...

Avec le même réalisateur, Line Noro tourna *J'accuse*.

— Il paraît que c'était un film mauvais, dit-elle.

— Pourquoi, « il paraît » ?

— Je ne vais jamais au cinéma. Je ne veux pas me voir. J'ai horreur de moi, de mes mains, de mon visage.

Je m'étonne, elle tranche :

— Non, ça ne se discute pas. Je suis laide.

Je me tais. Elle l'a dit avec tant de violence qu'il n'est pas possible de discuter.

Parmi une cinquantaine de films, elle tourna *La Rue sans joie*, *La Flamme*, *Pépé le Moko*, *Le Secret d'une vie*, *Ramuntcho*.

Puis *Le Comte de Monte-Cristo*, *Le secret de Madame Clapain*, qui réalisa son mari Berthomieu, *Vautrin*, *Ceux du rivage*, *La Fille aux yeux gris*, *Jéricho*, enfin *La Symphonie pastorale*.

Elle parle :

— Je crois que *La Symphonie pastorale* sera un de ces chefs-d'œuvre qu'on ne voit que tous les quatre ou cinq ans. *L'histoire d'André Gide* est très belle, à la fois brûlante et glacée. Sous une constante rigidité, le drame bouillonne ; il éclate à la fin, brisant la froideur extérieure du milieu austère où il se déroule.

Line Noro s'appête à tourner *L'Ogresse*, que réalisera Yvan Noé, d'après le roman d'André Rivolet. Un film à la Mauriac, tout en conflits psychologiques.

Après ? Le théâtre.

Une vie dont elle a toujours rêvé.

Petite, elle voulait, déjà, faire du théâtre. Elle avait six ans quand elle vit *Les Deux Orphelines*. Le lendemain, elle reconstituait les rôles et les distribuait, pendant la récréation, à ses camarades. Elle s'était octroyé les rôles principaux : elle jouait à la fois la « petite aveugle » et la « Frochard ». La jeune fille poursuivait ses études au lycée Racine, sa vocation se confirma. En 1922, Line Noro reçut un premier prix au Conservatoire. On ne lui proposa pas d'entrer à la Comédie-Française : Mary Marquet, Marie Bell étaient plus jolies qu'elle. Elle se consola en faisant chez Copeau, au Vieux-Colombier, une carrière intermittente mais remarquable.

Il y a un mois, on est venu lui demander de signer au Théâtre-Français. Elle ne pensait plus à cette carrière. Elle ouvre de temps en temps un des tiroirs de son bureau, en extrait sa feuille d'engagement, la lit et la relit. Pour se persuader qu'elle ne rêve pas...

Line Noro pense que le théâtre sera un remède à son complexe d'infériorité. Le théâtre rajeunit, il ne déforme pas le visage. Il ne durcit pas la voix. Il ne dégoûte pas.

Le théâtre, c'est, pour Line Noro, la joie qui vient après la peine et la confiance après l'instant de désespérance.

La nuit, si elle s'éveille, elle voit dans le noir une affiche :

Mlle Line Noro dans *Phèdre*.  
R.-M. THEROND.

## WILLIAM HART

(Suite de la page 9)

C'était en 1914, le cinéma commençait à peine d'exister. Pour William Hart, faire du cinéma, ce fut, d'abord, la possibilité de se replonger dans cette vie de l'Ouest dont il avait, sans doute, conservé la nostalgie.

Il retrouva les chevauchées éperdues, les beaux coursiers sauvages, l'immense déploiement des horizons...

Il suffit de citer quelques titres pour que resurgisse tout un passé déjà entré dans la légende : *La Caravane*, *L'Homme aux yeux clairs*, *Un Forban*, *Le Vengeur*, et, surtout *Pour sauver sa race*... Ainsi voyons-nous « des souvenirs lointains lentement s'élever », mais ce n'est pas au son des



William Hart (à droite), sergent de la police montée, aux Etats-Unis.

carillons... La musique qui accompagnait ces films — faible orchestre, piano timide, violon aigre — n'était qu'une sorte de « bruit de fond » qui ne prenait quelque importance que dans les « paroxysmes » : aveu d'amour, sacrifice, mort du héros.

Films naïfs qui étaient à l'écran, ce que furent, jadis, les romans de cape et d'épée, puis les récits de Fenimore Cooper et de Mayne Reid, et qui portaient bien la marque de cette « morale » anglo-saxonne, qui ne va pas sans une certaine hypocrisie, mais qui s'accompagne aussi, sous son meilleur aspect, d'une certaine pureté, d'une sorte de rigueur vis-à-vis de soi-même... Rio Jim ! Cavalier intrépide, surgissant à l'heure critique, arrachant la touchante héroïne à tous les dangers de la nature ou des hommes, s'éprenant d'elle toujours, mais toujours à la dernière image restant capable, si son amour ne trouvait pas d'écho dans le cœur de sa belle, de s'éloigner sans tourner la tête, l'âme brisée sans doute, mais fier et droit comme un preux...

L. E.

A partir du 6 juillet  
tous les samedis

# La Rue

un hebdo pas comme les autres

## JEAN LOUIS, seul modéliste

**D**URANT la guerre, l'Amérique aussi a manqué de tissus... Evidemment, cette pénurie ne fut en rien comparable à celle que connut la France... Mais enfin, tout de même... Par exemple, le métrage autorisé pour chaque robe était limité, et l'on avait proscrit le tailleur à quatre boutons... C'est ainsi que j'ai été amené, en 1942, à créer des robes du soir courtes... Tenez, comme celle-ci...

Sans doute une sorte de réflexe professionnel avait-il déjà amené Jean Louis, nous rendant visite, à s'installer à la place habituellement occupée par notre maquettiste. Mais le voici maintenant qui, machinalement, tout en bavardant, déniché une feuille blanche, fourrage dans le plumier, débouche l'encre de Chine et complète sa démonstration à petits coups de va-et-vient de la salle de rédaction...

**A**U fait, qui est Jean-Louis ? Ce prénom, pour ne pas vous dire grand-chose, sans doute, n'en constitue pas moins à Hollywood un nom fort connu : celui du seul modéliste française fixé par contrat sous le ciel californien.

Notons, entre parenthèses, qu'il est étrange que la haute couture française ait là-bas tant de prestige et si peu de représentants.

**M**AIS voici notre photographe. Il opère... Ainsi vous sera épargné le fastidieux d'une description de Jean-Louis. Il évoque sa carrière : arts décoratifs, place Vendôme ; en 1936, New-York, puis Hollywood.



Pour mieux préciser sa pensée, Jean-Louis dessine.



MODELE ET REALITE : RITA HAYWORTH DANS DEUX DES ROBES

## français à Hollywood, nous parle des STARS QU'IL HABILLE et de LEURS BELLES ILLUSIONS

Puis il parle de son métier. Avec tendresse...

— A Paris, en sortant de l'école, j'ai obtenu le premier prix à un concours : La Ligne de demain. Cette récompense prend aujourd'hui pour moi l'aspect d'une prémonition. Un modéliste de cinéma doit-il pas toujours penser à la « ligne de demain », et même « d'après-demain », en dessinant ses robes ? Car c'est par elles d'abord qu'un film, destiné à être projeté pendant plusieurs années, se mettra à « dater »... Il y a donc un mode spécifiquement cinématographique, qui est beaucoup moins le reflet de la mode en vigueur à l'époque où le film est tourné qu'un essai de synthèse de ce qui se fait et de ce qui se fera, sans doute, par la suite...

Qu'on aborde le problème de la couleur Jean-Louis s'exclame :

— Que de ressources nouvelles pour le modéliste !

Un collaborateur de la maison qui marque un goût prononcé pour les questions sévères l'interroge sur les rapports du modéliste et du décorateur, lui demande s'il y a des sujets de conflits entre eux, s'il est des coloris permis et d'autres qui sont tabous...

— Mon travail précède celui du décorateur, qui harmonise ses décors d'après les maquettes de mes robes. Au début de la réalisation, au cours d'une conférence technique, afin de donner à l'œuvre l'homogénéité nécessaire, on établit ce qu'on pourrait appeler la « palette du film ». En ce qui concerne la gamme des teintes, il



Cette robe du soir tient par le miracle du « plastic ».

n'y a pas de limitation, à proprement parler. Cependant, on évite les blancs purs, et un spécialiste du Technicolor éprouve devant la caméra les tissus que je compte employer. C'est ainsi que, lors de mon dernier film, pour obtenir le vert bouteille que j'avais prévu dans un ensemble, je dus utiliser une étoffe d'un vert plus clair, le vert bouteille paraissant noir à la projection.

**M**AIS foin des sujets sérieux ! Une collaboratrice de la maison, doublement curieuse, comme femme et comme journaliste, pose à Jean-Louis une question sur les charmes factices de certaines beautés d'Hollywood.

Jean-Louis sourit et précise : — Bien sûr, toutes nos vedettes n'ont pas autant de poitrine que le goût du jour en réclame. Mais le... disons : le supplément n'est pas en carton, comme il est dit dans la chanson : il est en caoutchouc mousse, moulé sur mesures. Cette élastique matière présente le double avantage de posséder la souple fermeté d'une gorge authentique et de permettre aux femmes de conserver leurs avantages jusque dans l'eau d'une piscine...

— Et Rita Hayworth, est-ce que, elle aussi ?... Jean-Louis défend avec vigueur sa plus célèbre pratique : — Non ! Croyez-moi : Rita Hayworth tient de la nature tout ce qu'il lui faut pour plaire...  
— Heureusement que maintenant je vais pouvoir revenir souvent ! Pensez : avec l'avion, je ne travaille plus qu'à vingt-six heures de chez moi !...  
François TIMMORY.



QUE JEAN-LOUIS A CONÇUES POUR « GILDA ».

# Re-tour de manivelle

— Monsieur, m'a dit ce vieillard...  
par Roger VITRAC

— Monsieur, m'a dit ce vieillard, c'est bien dommage, mais tout est à recommencer.  
— Vraiment ?  
— La solution de paresse a triomphé. La solution de paresse triomphe toujours. Mais, si on n'avait écouté autrefois, je devrais presque dire jadis...  
— Qu'aurait-on fait, cher monsieur ?  
— Autre chose. On n'aurait pas suivi servilement, maniaquement, la route scientifique du progrès. On aurait fait de l'art. Du vrai. Du grand.  
— Expliquez-vous donc, noble vieillard.  
— Volontiers, jeune homme. Lorsque le cinéma, inspiré du praxinoscope, en a été à ce carrefour de lumière, à ce double embranchement qui le sollicitait, d'un côté, vers le dessin animé et, de l'autre, vers la photographie de la vie comme elle est, on aurait dû se méfier. On a choisi la caméra et c'est bien dommage. On aurait dû lui préférer le crayon et les pinceaux.  
— Ah ?  
— Oui. Imaginez un instant, jeune homme, qu'on ait volontairement ignoré l'invention des frères Lumière et qu'on se soit résolument engagé sur la voie du seul dessin animé. Quelle richesse ! Quelle grandeur et quels chefs-d'œuvre ne verrait-on pas aujourd'hui ! Le dessin humoristique se serait d'abord perfectionné, puis humanisé. Petit à petit le trait aurait disparu pour faire place au volume, à la peinture, à tout le tableau. Grâce aux artistes, l'œuvre aurait acquis un style, plusieurs styles. Le nouvel art aurait suscité des artistes géniaux. Et, aujourd'hui, les films que nous verrions seraient peut-être aussi riches, aussi grandioses que les œuvres des grands maîtres de la peinture. Au lieu du canard Donald et du chien Pluto, nos écrans seraient peuplés de femmes aussi belles que celles du Titien, de pays semblables à ceux de Corot ou de Courbet. Tous les personnages seraient fabuleux, toutes les aventures seraient mythiques et tous les destins hors série. Les vedettes, n'existant que dans l'imagination de leurs créateurs, passeraient en toute liberté dans celle du public. On ne nous amuserait plus avec leur vie privée n'ayant que la vie précise, automatique et fatale des déesses et des fées... Ah ! jeune homme, le voilà bien le cinéma rien ni à la chair, ni au monde. Pensez donc... Voir des femmes qu'on ne rencontrera jamais, des femmes exceptionnelles. Des monstres, peut-être !... Ah ! ne me parlez plus d'Edwige Feuillère et laissez-moi vous parler de l'Eve future...  
— Oui. C'est un beau rêve. Mais, noble vieillard, puis-je vous demander qui vous êtes ?  
— Oh ! je suis connu, très connu. Les enfants du quartier m'appellent François 1<sup>er</sup>, mais je suis toujours roi de France.  
— Ah !... bon...

## HOLLYWOOD

◆ Le petit « loufoque », solennel, timide et hésitant Charles Butterworth, 49 ans, ex-journaliste, qui tourna plus de trente films depuis 1930 (Baby Face Harrington, Le Chat et le Violon, Fifi peau de pêche, etc...), se tue dans un accident d'automobile.  
◆ Bientôt une version américaine des Cinq Gentlemen maudits, de Julien Duvivier.  
◆ Errol Flynn envoie une chaise à la tête d'un marin américain.  
◆ Frédéric Feher : une nouvelle version de Hunted People, réalisé en Europe, il y a dix ans.  
◆ Des distributeurs de l'Ohio annoncent qu'ils boycotteront le prochain film de Charlie Chaplin !  
◆ Orson Welles réalisera et interprétera *If I Die Before I Wake*.  
◆ Lilian Gish, célibataire, écrit une étude sur le mariage.  
◆ Prochain Gene Kelly : *Life's for the living*, réalisé par G. La Cava, avec June Allyson.  
◆ Mort d'un bébé chez les Wayne Morris.  
◆ Mariages : Anne Baxter et John Hodiak ; Betty Field et Louis Hayward ; Barbara Hale et Bill Williams.  
◆ Laura Stevens sera Gaby Deslys dans *The Razor's Edge* ; son partenaire de danse : Harry Pilcer.  
◆ Reconstitution de la fête bretonne des Pardons pour *Sacred and Profane*, avec Greer Garson.  
◆ Joë Yule, père de Mickey Rooney, vedette de *Bringing up Father*.  
◆ Frank Sinatra et Kathryn Grayson : *It Happened in Brooklyn*.  
◆ Myrna Loy, Cary Grant, Shirley Temple : *The Bachelor and the Bobby-Sox*.  
◆ Hélène Thimig, veuve de Max Reinhardt, dans *What Nancy Wanted*.  
◆ Hélène Nielson, norvégienne et cousine de Veronica Lake, débute dans *Gallant Journey*.



Margaret O'BRIEN.

◆ Margaret O'Brien, assurée 5 millions de francs.  
◆ Harry Carey fête ses 35 ans à l'écran ; il débute en 1912 sous la direction de D.W. Griffith.  
◆ Toulouse-Lautrec, personnage principal des *Fleurs du Mal*, scén. et réal. Léo Mittler. Il n'est pas question de Baudelaire, semble-t-il...  
◆ Cornel Wilde, récemment Chopin, sera Lord Byron.  
◆ Rentrée de Gloria Stuart, après cinq ans d'absence : *She Wrote the Book*.  
◆ Lana Turner, vedette de *Cockette*, déjà filmée avec *Mary Pickford* et avec *Helen Mays*.  
◆ Johnny Weissmuller : un contrat de trois ans pour une série de *Tarzan*.  
◆ Paul Henreid produira et interprétera *Peer Gynt*, d'après Ibsen.  
◆ Golden Fleecce contera le roman d'amour de François-Joseph et Elisabeth d'Autriche.  
◆ A Broadway, meilleurs comédiens de l'année : Betty Field et Laurence Olivier.  
◆ On prépare *Ivanhoé* en couleurs.  
◆ Prochain Humphrey Bogart : *Dead Reckoning*, réalisateur John Cromwell.

## PARIS

◆ Sans l'accord de l'auteur, un exploitant coupe les fragments de *Nosferatu* dans *Le Vampire*, de Jean Painlevé.  
◆ Retour de H.-G. Clouzot : Plaisir d'amour, avec Odette Joyeux.  
◆ Raimu : *La Vallée sans printemps*, roman de Romain Roussel : réalisateur G. Lacombe.  
◆ Cœur de coq, avec Fernandel, devient *Affaire de cœur* : réalisateur M. Cloche.  
◆ René Le Hénaff réalisera *Monsieur de Falindor*.

## LONDRES

◆ Paulette Goddard sera Carmen pour Alex Korda.  
◆ Georges Arliss laisse 547.000 dollars à sa veuve, 2.000 à son coiffeur et 1.000 à son secrétaire.  
◆ Début de Rodney Howard, fils de Leslie.  
◆ Après dix-sept ans de mariage et trois enfants, divorce de Ella et Robert Donat.  
◆ Zoltan Korda réalisera *Rapsodie hongroise*, biographie de Franz Liszt.  
◆ Harry Watt a terminé en Australie *The Overlanders* : la menace japonaise sur l'Australie, avec Daphne Campbell.



Deux des gloires du romantisme, George Sand, à cheval, et Franz Liszt, que le soleil fait cligner des yeux, se rencontrent dans un décor de montagne : Christian Stengel tourne « Réve d'amour » avec Pierre-Richard Willm et Annie Ducaux.



Supplément du n° 53

# L'ECRAN Français

## LES PROGRAMMES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

DANIEL, A PARIS. — Lacenaire: Marcel Herrand ; le comte : Louis Salou. Les personnages principaux (sauf Garance) ont été créés...

Semaine du 3 au 9 juillet 28-662

### Les films qui sortent cette semaine :

TROP DE MARIS. Film américain v.o. Réalisation de Wesley Ruggles. Jean Arthur, Fred Mac Murray, Melvyn Douglas (Broadway 8, Radio-Cité Opéra 9).  
ON NE MEURT PAS COMME ÇA. Film policier français. Scénario de E. Neubach. Réalisation de Jean Boyer. Erich von Stroheim, Anne-Marie Blanc, Denise Vernac (Ermitage 8, Max-Linder 9).  
CITOYEN KANE. Film américain v.o. (Lire le compte rendu en page 6.)  
KITTY FOLLE. Film américain v.o. Réalisation de Sam Wood. Ginger Rogers, Denis Morgan, James Craig (Cinéphone Champs-Élysées 8).  
LE BONHEUR EST POUR DEMAIN. Film américain doublé. Réalisation d'Irving Bitche. Loretta Young, Alain Ladd (Paramount 9, à part. du 5 juillet).  
DANGEREUSE AVENTURE. Film américain v.o. Réalisation de Mitchel Nelson. Claudette Colbert, Fred Mac Murray (Cameo 9).  
LA FEMME COUPEE EN MORCEAUX. Film français. Comédie réalisée par Yvan Noé. Claude Dauphin, Gaby Androu, Henri Guisol (Club 9).  
TRENTE ET QUARANTE. Film français. Comédie réalisée par Gilles Grangier. Georges Guétary, Alerme. J.-F. Gir (Impérial 2, Cinécan 9, Portiques 8, Eldorado 10).

L'« Ecran Français » vous recommande parmi les nouveautés :  
CITOYEN KANE (Marbeuf 8). — DEMONS DE L'AUBE (Madeleine 8). — L'IDIOT (Collège 8, Aubert-Palace 9). — L'HOMME AU CHAPEAU ROND (Normandie 8). — MERVEILLEUSE AV. DE PINOCCHIO (Rex 2, Empire 17). — MAGICIEN D'OZ (Marivaux 2).  
et quelques films : à voir ou à revoir :

BATAILLE DU RAIL (Michodière 2, César 8). — CAGE AUX ROSSIGNOLS (Saint-Sabin 11). — CHEMIN DES ÉTOILES (Ciné-Opéra 2, Bonaparte 6). — DEBUT RECALCITRANT (Agriculteur 9). — DERNIÈRE CHANCE (Panthéon 5). — FANNY (Cinéac-Madeleine 8). — LAC AUX DAMES (Raspail-Palace 6). — LA VIE D'UNE AUTRE (St. Parnasse 6). — LA BÊTE HUMAINE (Déjazet 10). — LE JOUR SE LEVE (Radio-Cité Bastille 11, Cinépr.-Raspail 14, Radio-Cité Montparnasse 14, Cinépr.-Clichy 18, Cinépr.-République 11, Cinépr.-Ternes 17). — PEPE LE MOKO (Family 20). — POIL DE CAROTTE (Florida 20). — REGLE DU JEU (Exelmans 16). — VERTS PÂTURAGES (St. Ursulines 5). — VISITEURS DU SOIR (Studio 9).

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
<b>1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>. — Boulevards-Bourse</b>				
CINEAC ITALIENS, 5, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Rich.-Drouot). RIC. 72-19	Charlie Chan aux courses (d.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
CINE OPERA, 32, av. de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra). OPE. 97-52	Le Chemin des étoiles (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 15	21 heures	D. 14 à 23 h.
CINEPH. MONTMARTRE, 5, bd Montmartre (M <sup>o</sup> Montm.). GUT. 39-36	Dernier des Mohicans (d.)			12 à 24 h.
CORSO, 27, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra). RIC. 82-54	Scarface (v.o.)			T. L. J.
GAMMONT-THEATRE, 7, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> B.-Nouv.). GUT. 33-16	Mission spéciale (2 <sup>e</sup> p.)	15 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
IMPERIAL, 29, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra). RIC. 72-52	Trente et quarante	14 h., 16 h., 18 h.	20 heures	D. 15 heures
MARIVAUX, 15, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot). RIC. 83-90	Le Magicien d'Oz (v.o.)	13 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
MICHODIERE, 31, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra). RIC. 60-33	Bataille du rail	15 heures	20 h. 45	D. 15 heures
PARISIENNA, 27, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre). GUT. 56-70	Quelle drôle de gosse	P. sem. 15 h. à 24 h.*		13 h. à 24 h.
REX, 1, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre). CEN. 83-93	Merv. Avent. de Pinocchio (d.)	15 h. 30, 18 heures	20 h. 45	T. L. J.
SEBASTOPOL-CINE, 43, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Châtelet). CEN. 74-83	La Tentation	Deux matinées	20 h. 45	S. D. 13-24 h.
STUDIO UNIVERSEL, 31, av. de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra). OPE. 01-12	Petites du qual aux fleurs	15 heures	20 h. 30	D.
VIVIENNE, 49, rue Vivienne (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot). GUT. 41-39	L'Etrange Destin	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
<b>3<sup>e</sup>. — Porte-Saint-Martin-Temple</b>				
BERANGER, 49, r. de Bretagne (M <sup>o</sup> Temple). ARC. 94-56	Carrefour des enfants perdus	J. 15 heures.	20 h. 45	D. 14 à 19 h.
KINERAMA, 37, bd St-Martin (M <sup>o</sup> République). ARC. 70-82	Secret de Mme Clapin (d.)			14 h. à 23 h.
MAJESTIC, 31, bd du Temple (M <sup>o</sup> République). TUR. 97-34	Les Claudelins			P. 14 h.-24 h.
PALAIS FETES, 8, r. aux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-M.) 1 <sup>re</sup> salle. ARC. 77-44	Scarface (d.)	14 h. 45 D. (2 mat.)	20 h. 45	
PALAIS FETES, 8, r. aux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-M.) 2 <sup>e</sup> salle. ARC. 77-44	Tonnerre sur l'Atlantique (d.)			D.
PALAIS ARTS, 102, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis). ARC. 62-98	L'île au trésor (d.)	14 heures, 15 heures, 15 heures.	20 h. 45	D.
PICARDY, 102, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis). ARC. 62-98	Tonnerre sur l'Atlantique (d.)			D.
<b>4<sup>e</sup>. — Hôtel-de-Ville</b>				
CINEAC RIVOLI, 78, rue de Rivoli (M <sup>o</sup> Châtelet). ARC. 61-44	Le Révolté	14 heures.	20 h. 30	S. D.
CINEPHONE-RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M <sup>o</sup> St-Paul). ARC. 95-27	Roman d'un spahi	14 heures, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
CYRANO, 40, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Réaumur-Sébastopol). ROQ. 81-89	Démons de la vitesse (d.)			T. L. J.
HOTEL DE VILLE, 20, r. du Temple (M <sup>o</sup> Hôtel-de-Ville). ARC. 47-86	Madame et son flirt	P. 14 à 18 heures.	21 heures	T. L. J.
LE RIVOLI, 80, rue de Rivoli (M <sup>o</sup> Hôtel-de-Ville). ARC. 63-32	Baie du destin (d.)	14 h., 18 heures.	21 heures	D.
SAINT-PAUL, 73, r. Saint-Antoine (M <sup>o</sup> Saint-Paul). ARC. 07-47	Rosalie (d.)	T. l. j., 15 heures.	20 h. 45	D. 14-23 h.
<b>5<sup>e</sup>. — Quartier Latin</b>				
BOUL' MICH', 43, bd Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 48-29	Quand le jour viendra (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 30	2 soirées	14 à 24 heures
CHAMPOLLION, 51, rue des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 51-60	La Mort du cygne	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 40	S. D. (J. 23)
CIN. PANTHEON, 13, r. Victor-Cousin (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 15-04	Dernière Chance (v.o.)	14 h. 45, 16 heures.	20 h.-22 h.	D.
CLUNY, 60, r. des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 20-12	Jeun. Filles sans surveillance d.	T. l. j., 2 mat.	20 h. 45	S. D. 22 h. 45
CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 07-76	Marie-Louise	15 heures.	20 h. 45	D. 15 heures
MESANGE, 3, rue d'Arras (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine). ODE. 21-14	Qui a tué miss Preston ? (d.)	J. S. D. 15 heures.	20 h. 45	S. D.
MONGE, 34, r. Monge (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine). ODE. 61-46	La Fille du diable	14 h., 16 heures.	20 h.-22 h.	
SAINTE-MICHEL, 7, place Saint-Michel (M <sup>o</sup> St-Michel). DAN. 79-17	Pension Mimosas	14 h., 16 heures.	20 h.-22 h.	S. D.
STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines (M <sup>o</sup> Luxemb.). ODE. 39-19	Verts Pâturages (v.o.)	15 heures.	20 h. 45	
<b>6<sup>e</sup>. — Luxembourg-Saint-Sulpice</b>				
BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice). DAN. 12-12	Chemin des étoiles (v.o.)	15 heures, S. (2 mat.)	21 heures	14 heures
DANTON, 99, boulevard Saint-Germain (M <sup>o</sup> Odéon). DAN. 08-18	La Fille du diable	15 h., S. D. (2 mat.)	20 h. 45	D. 2 mat.
LATIN, 34, bd Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny). DAN. 81-51	Sa dernière chance (d.)	Deux matinées.	21 heures	D. 14 h. à 21 h.
LUX, 76, rue de Rennes (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice). LIT. 62-25	La Danseuse rouge (d.)	15 h., S. D. (2 mat.)	21 heures	L. J. S., 15 h. D. (2m.)
PAX-SEVRES, 103, r. de Sévres (M <sup>o</sup> Duroc). LIT. 99-57	Madame et son flirt	Tous l. jours, 15 heures	20 h. 45	D. 14 à 19.89
RASPAIL-PALACE, 91, bd Raspail (M <sup>o</sup> Rennes). LIT. 72-57	Lac aux dames	15 h., 16 h. 15	20, 15, 22h.	D.
REGINA, 155, r. de Rennes (M <sup>o</sup> Montparnasse). LIT. 26-36	Impasse		20 h. 45	D. 14 h.-28 h.
STUDIO-PARNASSE, 11, r. Jules-Chaplain (M <sup>o</sup> Vavin). DAN. 58-00	La Vie d'une autre (d.)	15 heures, S. (2mat.)	20 h. 45	

et si vos enfants vous accompagnent :  
CAGE AUX ROSSIGNOLS (Saint-Sabin 11). — MERVEILLEUSE AV. DE PINOCCHIO (Rex 2, Empire 17). — MAGICIEN D'OZ (Marivaux 2). — VOLEUR DE BAGDAD (Avenue 8).

Table with 5 columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREES, PERMAN. Section 7: Ecole Militaire, Section 8: Champs-Élysées, Section 9: Boulevards-Montmartre, Section 10: Porte-Saint-Denis-République, Section 11: Nation-République.

Table with 5 columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREES, PERMAN. Section 12: Daumesnil-Gare de Lyon, Section 13: Gobelins-Italie, Section 14: Montparnasse-Alésia, Section 15: Grenelle-Vaugirard, Section 16: Passy-Auteuil, Section 17: Wagram-Ternes.

Vertical text on the left margin: m', pa, lar, tou, trio, se, on, dev, moi, pas, me, pro, Du, ble, Lor, pra, ref, em, fait, an, tog, est, a, ci, don, fère, jeur, tair, frère, rés, du, che, que, on, hum, PAI, San, ploitat, Nosfer, Painle, Ret, d'amo, Rai, temps, réalisa, Cœ, vient, M, Ch, Ren, sieur, LON, Pau, pour, Geo, lars, à, et, 1,00, Deb, de, Les, Apr, trois, bert, D, Zolt, hongro, Liszt, Har, tralie, japona, ne, Campbell.

Vertical text on the right margin: gds, it!, gent, leur, une, r, un, pense, au-, frame, du, juve, Envoi, ANT, LES, pour, sur, ure, s, MAIL, tes, ou, tes, ure, IA-, aux, ng, fr., ants, VENTE, LIBRE, RTOUT, annue, grand, liques, réa-, ance, 5, r., L-O., obtenir, bre, pide-, ta-, façon, ans, ir, en, les, No-, con-, e, de, masse, QUE, 32, 7..., hance, timb., GINO, JAEN, upélie, \*

Retour à...

★

m'a pa...

lard, tout

trion se t...

devr

mon

pas men prog

Du

ble

Lors prax refo...

emb...

ait, anim togr...

est, a ch dom fére

jeun taire frèr...

réso...

du s ches quel on p hum

PAR

♦ Sans ploitan Nosfér Painle

♦ Rete d'amou

♦ Rai temps, réalisat

♦ Cœu vient M. Cl

♦ Ren sieur d

LON ♦ Paul pour 2 Geolars à 1,00

♦ Déb de Les

♦ Apr trois et bert D

♦ Zolt hongro Liszt.

♦ Har tralie japona

ne Campbeu.

### NOMS ET ADRESSES PROGRAMMES MATINEES SOIREES PERMAN.

LUTETIA, 31, av. de Wagram (M° Ternes). ETO. 12-71
MIRAGES, 7, av. de Clichy. MAR. 64-53
MAILLOT-PALACE, 74, av. Grande-Armée (M° Maillot). ETO. 10-40
MAC-MAHON, 5, av. Mac-Mahon (M° Etoile). ETO. 24-81
NIEL, 5, av. Niel (M° Ternes). GAL. 46-06
NAPOLEON, 4, av. de la Grande-Armée (M° Etoile). ETO. 41-46
PÉREIRE, 159, r. de Courcelles (M° Péreire). WAG. 87-10
ROYAL-ROUGE, 38, r. Lévis (M° Villiers). CAR. 52-55
ROYAL, 37, av. de Wagram (M° Wagram). ETO. 12-70
STUDIO ETOILE (M° Etoile). ETO. 06-47
STUDIO OBLIGADO, 42, av. de la Grande-Armée. GAL. 51-50
TERNES, 6, av. des Ternes (M° Ternes). ETO. 10-41
VILLIERS, 21, rue Legendre (M° Villiers). WAG. 78-31

18° - Montmartre-La Chapelle
ABBESSES, pl. des Abbesses (M° Abbesses). MON. 55-79
BARBES-PALACE, 34, bd Barbès (M° Barbès). MON. 93-82
CAPITOLE, 6, r. de la Chapelle (M° Chapelle). NOR. 37-80
CINEPH. ROCHECHOUART, 30, bd Roch. (M° Anvers). MON. 63-66
CINE-PROXES CLICHY, 132, bd Clichy (M° Clichy). MAR. 31-45
CINE-VOX PIGALLE, 4, bd de Clichy (M° Pigalle). MON. 06-92
CLIGNANCOURT, 78, bd Ornano (M° P.-Clignancourt). MON. 64-98
FANTASIO, 96, bd Barbès (M° Marcadet-Poissonnière). MON. 79-44
GAUMONT-PALACE, place Clichy (M° Clichy). MAR. 56-00
IDEAL, 100, av. de Saint-Ouen (M° Balagny). MAR. 71-23
LUMIÈRES, 128, av. de Saint-Ouen. MAR. 43-32
MARCADÉ, 110, r. Marcadet (M° Jules-Joffrin). MON. 22-81
METROPOLE, 85, av. de Saint-Ouen (M° Balagny). MAR. 26-24
MONTCALM, 134, r. Ordener (M° Jules-Joffrin). MON. 22-12
MONTM. CINE, 114, bd Rochechouart (M° Pigalle). MON. 63-35
MOULIN-ROUGE, place Blanche (M° Blanche). MON. 63-26
MYRHA, 36, rue Myrha (M° Château-Rouge). MON. 00-26
NEY, 99, bd Ney. MON. 97-06
ORNANO, 43, bd Ornano (M° Simplon). MON. 93-15
PARIS-CINE, 56, av. de St-Ouen. MAR. 34-52
PALAIS-ROCHECHOUART, 66, bd Rochech. (M° Barbès). MON. 83-62
RITZ, 8, bd de Clichy (M° Pigalle). MON. 38-84
SELETO, 8, avenue de Clichy (M° Clichy). MON. 23-49
STEPHEN, 18, r. Stephenson (M° Chapelle). MON. 23-49
STUDIO-28, 10, rue Tholozé (M° Blanche). MON. 36-07

19° - La Villette-Belleville
ALHAMBRA, 23, bd de la Villette (M° Belleville). BOT. 86-41
AMERIC. CINE, 145, av. Jean-Jaurès (M° Jaurès). NOR. 87-41
BELLEVILLE, 23, r. Belleville (M° Belleville). NOR. 64-05
CRIMÉE, 120, rue de Flandre (M° Crimée). BOT. 23-18
DANUBE, 49, r. Général-Bruneau (M° Danube). NOR. 44-93
FLANDRE, 29, r. de Flandre. NOR. 94-46
FLOREAL, 13, r. Belleville (M° Belleville). BOT. 49-28
OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès (M° Laumière). NOR. 05-68
RENAISSANCE, 12, av. Jean-Jaurès (M° Jaurès). NOR. 87-61
RIQUET, 22 bis, rue Riquet (M° Riquet). BOT. 60-97
RIVIERA, 25, rue de Meaux (M° Jaurès). BOT. 48-24
SECRETAN-PALACE, 55, r. de Meaux (M° Jaurès). BOT. 48-24
VILLETTE, 47, rue de Flandre. NOR. 60-43

20° - Ménilmontant
ALCAZAR, 6, r. Jourdain (M° Jourdain). ROQ. 27-81
BAGNOLET, 6, rue de Bagnolet (M° Bagnolet). OBE. 46-99
BELLEVUE, 118, bd de Belleville (M° Belleville). OBE. 74-73
COCORICO, 128, bd Belleville (M° Belleville). ROQ. 24-98
DAVOUT, 73, bd Davout (M° Porte de Montreuil). DID. 69-53
FAMILY, 81, r. d'Avron (M° Avron). MEN. 66-21
FERIÈRE, 146, r. Belleville (M° Belleville). MEN. 66-21
FLORIDA, 373, rue des Pyrénées. MEN. 49-93
GAITE-MESNIL, 100, r. Ménilmontant (M° Gambetta). ROQ. 31-74
GAMBETTA, 6, rue Belgrand (M° Gambetta). MEN. 98-53
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta (M° Gambetta). MEN. 92-58
MENIL-PAL, 38, r. Ménilmontant (M° P.-Lachaise). DID. 00-17
PALAIS-AVRON, 35, r. d'Avron (M° Avron). MEN. 48-92
PYRÉNÉES-PALACE, 272, r. des Pyrénées. ROQ. 43-13
PRADO, 111, r. des Pyrénées (M° Gambetta). MEN. 51-98
SEVERINE, 225, bd Davout (M° Gambetta). ROQ. 74-83
TOURNELLES, 259, av. Gambetta (M° Lilas). MEN. 64-64
TRIANDON-GAMBETTA, 16, r. C.-Ferber (M° Gambetta). ROQ. 29-95
ZENITH, 17, rue Malte-Brun (M° Gambetta). ROQ. 29-95

### BANLIEUE

ARCUEIL
ARC-CINE (non communiqué).
ASNIERES
ALCAZAR, Av. de Buffalo Bill d.
ALHAMBRA, La Fille du diable
AUBERVILLIERS
FAMILY, Roger la Honte
KURSAAL, Roger la Honte
BAGNOLET
PALACE, Poil de Carotte
BOIS-COLOMBES
EXCELSIOR, Scarface (d.)
BONDY
KURSAAL, La Ferme du pendu
BOULOGNE
KURSAAL, La Fille du diable
PALACE, Bateliers de la Volga
BOURG-LA-REINE
REGINA, Roger la Honte
CACHAN
CACHAN-PALACE, Vautours de la Jungle (1° p.)
CHARENTON
CELTIC, (non communiqué)
CHOISY-LE-ROI
SPLENDID, La Ferme du pendu
CLICHY
CASINO, Scarface (d.)
CLICHY-OL., La Fille du diable
COLOMBES
COL.-PAL., L'Inévitable M. Dubois
COURBEVOIE
LE CYRANO, Les 3 Mousquetaires
LE MARCEAU, Caval. Cyclone d.
LE PALACE, Les Hors la loi (d.)
GENTILLY
GALLIA, Pet. Dame du wagon-lit
HAY-LES-ROSES
LES ROSES, Trafic illégal (d.)
ISSY-LES-MOULINEAUX
MOULINO, (non communiqué)
IVRY
IVRY-PALACE, (non communiqué)
LA COURNEUVE
MONDIAL, Les 3 Mousquetaires
LES LILAS
ALHAMBRA, Roger la Honte
MAGIC, Ecumeurs du Far-West d.
VOX, Etrange Sursis
LEVALLOIS
MAGIC, Vive la liberté
EDEN, Voyages de Gulliver (d.)
ROXY, Bateliers de la Volga
MALAKOFF
FAMILY, Les Conquérants (d.)
REX, Ile du diable (d.)
MONTREUIL
MONT.-PAL., Volga en flammes
MONTROUGE
GAMBETTA, Ma femme sorcière d.
NANTERRE
SEL.-RAMA, (non communiqué)
LA BOULE, Les Conquérants (d.)
NEUILLY
CHEZY, Raboliot
PAVILLONS-SOUS-BOIS
MODERN, Tunnel (d.)
PUTEAUX
BERG.-PAL., Tempête sur l'Asie
CENTRAL, La Fille du diable
EDEN, non communiqué
ROSNY-SOUS-BOIS
UNIVERSEL, Camarade P. (d.)
SAINT-DENIS
CASINO, Trafic illégal (d.)
KERMESSE, Dames du bois de Boulogne
PATHE, Quartier sans soleil
SAINT-MANDE
ST-MANDE-P., Marie-Louise
SAINT-OUEN
ALHAMBRA, Les Hors la loi (d.)
VANVES
PALACE, Vautrin
VINCENNES
EDEN, Solita de Cordoue
PRINTANIA, Extravag. Mission
RENTAN, La Tête d'un homme d.
VINC.-PAL., Noix de Coco

# Prête-moi ta plume

## Sur un club de cinéma

De J. et J. K., de Paris, ce petit réquisitoire virulent contre le public d'un club de cinéma.

« Le crois-tu fréquenté, ce club, par des fervents du cinéma, passionnés, attentifs à ce qui pourrait enrichir leur curiosité ? Tu n'y es pas du tout. Il en fut peut-être ainsi autrefois. Aujourd'hui, ce public, c'est, dans sa majorité, une bande de petits (et de grands) snobinards, pour qui le club est une sorte d'obligation mondaine entre tant d'autres : ils sont l'expression même de la vulgarité petite-bourgeoise, l'image la plus haissable du public, celui qui se croit blasé et qui n'est qu'apathique, qui se croit supérieur et qui n'est que prétentieux, celui dont le seul souci est d'être « à la page ». Ils vont là pour se faire voir plutôt que pour voir.

L'autre soir, ils sifflaient et chahutaient une œuvre précieuse comme Paris Express, de Prévert et Duhamel, parlaient et chantonnaient pendant que l'on donnait des films de Léger et de Germaine Dulac, mais dès que l'on commença à projeter Le Sang du poète le silence le plus religieux s'établit. Car, pour ces messieurs-dames, ça, c'était bien...

Cette lettre est méchante ; le club en question est peut-être fréquenté par une clientèle un peu « zazou »... Mais l'ami Pierrot n'est pas, par principe, l'ennemi des snobs. Il croit fermement à leur utilité sociale : c'est un mal nécessaire, comme, dans un certain sens, le fumeur.

« Macao » ou « L'Enfer du jeu » De M. Thévenin, à Neuilly, cette question :

« Pouvez-vous trancher un différend qui s'est établi entre un ami et moi : il prétend avoir vu L'Enfer du jeu, avec Erich von Stroheim, et je suis à peu près certain de l'avoir vu avec Pierre Renoir. Lequel de nous deux a raison ? »

Cette question va nous permettre de fixer, comme on dit, un petit point d'histoire. Le cas de Macao ou L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer L'Enfer du jeu, de Jean Delannoy, est, je crois, unique dans les annales du cinéma. Réalisé avec Erich von Stroheim dans le rôle principal avant juin 1940, il ne put sortir pendant l'occupation, ce comédien n'ayant pas les faveurs des Allemands. Le producteur crut bon de faire retoucher les scènes où paraissait Stroheim, c'est-à-dire la plus grande partie du film, en confiant à Pierre Renoir le soin de remplacer



**L'ECRAN**  
*français*

ROSALIND RUSSEL PSYCHIATRE

Vous en douteriez-vous à la vue de cette image extraite de « She Wouldn't Say yes » ? C'est pourtant ce rôle qu'incarne « Roz » dans le dernier film d'Alexander Hall. Il est vrai qu'elle rencontre l'amour en la personne de Lee Bowman — ce qui bouleverse d'ailleurs toutes ses théories en matière de maladies mentales.